







# **LA GUERRE DES NEZ AU BURUNDI**

## Écrire l'Afrique

*Collection dirigée par Denis Pryn*

Romans, récits, témoignages littéraires et sociologiques, cette collection reflète les multiples aspects du quotidien des Africains.

### Dernières parutions

Arnold NGUIMBI, *Pascaline, dans les flots de la chute*, 2012.

Marilaure GARCIA MAHE, *Le mythe de l'enfant fondateur*, 2012.

Facinet, *Kiridi*, 2012.

Rachel KAMANOU ATSATITO, *Mirages de migrants*, 2012.

Yacine BODIAN, *Les bois de Béssir*, 2012.

Laurès DOSSOU, *Alafia. Voyage d'illumination*, 2012.

Christian MOUBAMBA BAGWANGUI, *Le Testament de Mbanga*, 2012.

G.K MWANABWATO, *L'Eden est triste*, 2012.

Joseph Marie NOMO, *Un enfant de la forêt*, 2012.

Ibrahim O. FALOLA, *Odyssée arc-en-ciel*, 2012.

Adama TRAORE, *L'association des mères d'élèves de Dibougou*, 2012.

Yaya Sickou DIANKA, *Un petit baobab pour vivre ensemble*, 2012.

Pius NGANDU Nkashama, *Dialogues et entretiens d'auteur*, 2012.

Hélène MILLET, *Roman Bambéen*, 2012.

ITOUA-NDINGA, *Le roman des immigrés*, 2012.

Paul-Evariste OKOURI, *Prison à vie*, 2012.

Michèle ASSAMOUA, *Le défi. Couples mixtes en Côte d'Ivoire*, 2<sup>e</sup> édition revue et corrigée, 2012

Angeline Solange BONONO, *Marie-France l'Orpailleuse*, 2012.

Jules C. AGBOTON, *Ma belle-sœur (et quatre autres nouvelles)*, 2012.

Joseph NGATCHOU-WANDJI, *Le Vent du Printemps*, 2012.

Faustin KEOUA LETURMY, *Dans le couloir du campus*, 2012.

Abdou DIAGNE, *Les Larmes d'une martyre*, 2012.

René GRAUWET, *Au service du Katanga. Mémoires*, 2012.

Antoine MANSON VIGOU, *Journal d'un demandeur d'asile*, 2012.

**Cyriaque MUHAWENAYO**

**LA GUERRE DES NEZ  
AU BURUNDI**

Je l'ai vue et vécue

L'Harmattan

## *Remerciements*

À Madame Marine Bernier, pour tous tes encouragements.  
Sans toi, ce livre n'aurait pas vu le jour.

© L'HARMATTAN, 2012  
5-7, rue de l'École-Polytechnique ; 75005 Paris  
<http://www.librairieharmattan.com>  
[diffusion.harmattan@wanadoo.fr](mailto:diffusion.harmattan@wanadoo.fr)  
[harmattan1@wanadoo.fr](mailto:harmattan1@wanadoo.fr)  
ISBN : 978-2-296-99806-3  
EAN : 9782296998063

À ma femme Nina Bihizi

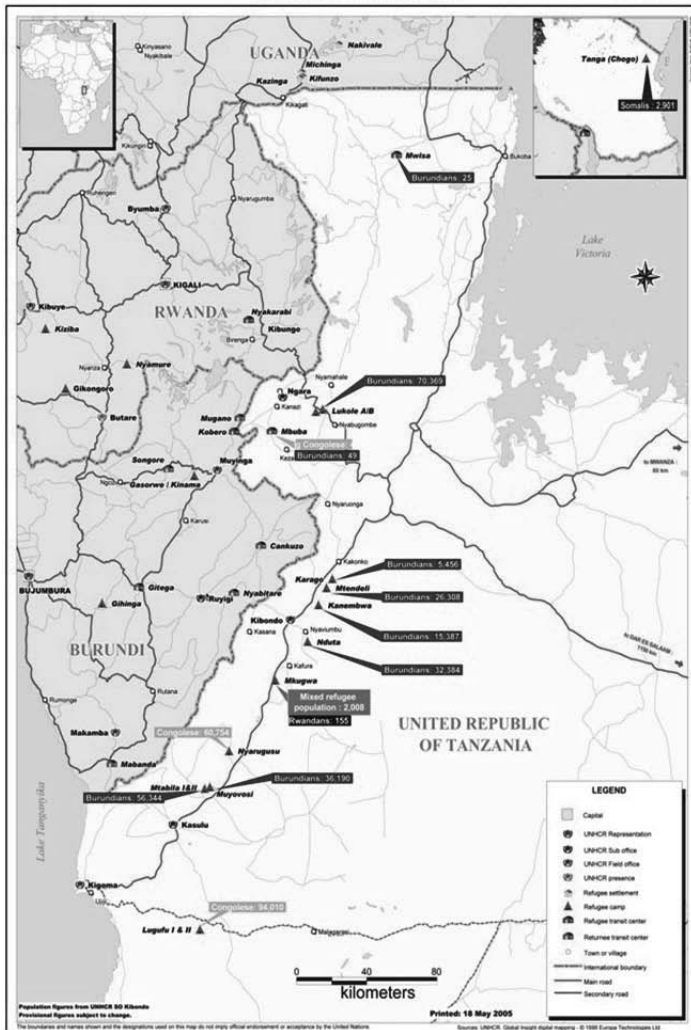
À Mlle Jocelyne Sambira

*« Heureux, même parmi les angoissés, celui à qui  
Dieu a donné une âme digne de l'amour et  
du malheur ! Qui n'a pas vu les choses de ce monde  
et le cœur des hommes à cette double lumière,  
n'a rien vu de vrai et ne sait rien. »*

***Les Misérables***  
***Victor Hugo***









## **INTRODUCTION**

*« Amicus plato, sed magis amica veritas »  
(j'aime platon, mais j'aime mieux la vérité)  
Aristote*

Pour parler de l'histoire, il faut savoir la laisser mûrir sinon pourrir. Et chaque homme a sa propre histoire. Peut-être ne voyez-vous que notre peau noire; mais personne ne nous connaît vraiment de l'intérieur, notre état d'esprit, les souffrances que nous avons endurées, les risques que nous avons encourus et les bons moments que nous avons vécus.

Pour moi, je veux que le monde sache mon passé.

Je veux que mon passé explose, qu'on me voie, qu'on parle de moi, qu'on sache d'où je viens, comment le destin m'a poursuivi. Alors, quand mon nom sera en lettres grasses et noires à la première page de ce livre, il faudra bien que l'on m'entende, qu'on écoute ce que j'ai à dire pour éviter que ne recommence la tragédie.

Du reste, l'important ce n'est pas moi, c'est ce dont je vais parler et la manière dont les lecteurs le percevront. Ce qui va exister, ce n'est pas moi, mais ce livre où je vais dénoncer un monde obstinément inhumain. En lisant ce livre, vous pourrez comprendre combien les âmes et les corps de mes sœurs et de mes frères d'Afrique en général, et du Burundi en particulier, ont souffert et souffrent encore aujourd'hui de tant de blessures; comment ils ont témoigné et témoignent toujours de tant de stoïcisme.

En effet, les Burundais ont été et sont encore malheureusement aujourd'hui, au moment où je rédige ce livre, contraints de parcourir des centaines de kilomètres de marche forcée, dans la boue, sous la pluie diluvienne, dans des marécages infestés de serpents et de scorpions, entourés d'hommes toujours prêts à tirer sur eux.

Je suis un fils de ce pays mutilé par la guerre, où les enfants s'égarent, où les femmes sont épuisées par d'interminables exodes et où le paysage est toujours saccagé. J'ai perdu mes illusions de jeunesse dans des camps de réfugiés dévastés par le choléra, la dysenterie, le typhus... face à des hommes pour qui la vie se résume en une poignée de farine vitaminée. Mon dernier numéro d'identification est le TKG 235 165, au camp de Kanembwa, district de Kibondo, à l'Ouest de la République Unie de Tanzanie.

Je me suis battu en vain contre l'indifférence et la tyrannie des hommes. J'ai toujours hurlé ma colère contre l'injustice durant des années, à l'école secondaire, puis à l'université, et même durant le Service Militaire Obligatoire (S.M.O.). J'ai vécu comme un somnambule au milieu d'amis qui ne pouvaient pas me comprendre, qui refusaient de m'écouter raconter que là-bas, dans les camps des réfugiés, des déplacés et des regroupés, la mort planait et rôdait partout.

J'ai dû quitter mon pays natal où la guerre civile ravageait des villages entiers. Le bruit des roquettes, de l'autre côté des collines qui surplombent Bujumbura la capitale, rappelle aux survivants que rien, jamais, n'est acquis, et oblige des milliers d'hommes, de femmes et d'enfants à fuir. Vers où ? Ils ne savent pas. Ils savent seulement qu'ils doivent continuer à fuir, encore et toujours fuir...

Enfin, dans les camps des réfugiés, des déplacés et des regroupés, la pauvreté et les maladies provoquées par la saleté ainsi que les maladies sexuellement transmissibles nous désarment, viennent inexorablement à bout de nos dernières forces et, d'un coup, nous assomment.

Je veux que ce livre ne soit pas celui de la revanche. Au contraire, je veux qu'il soit impartial, et qu'il relate le plus fidèlement possible la condition des réfugiés, des déplacés et

des regroupés de la nation burundaise en particulier et, plus généralement, des pays de la région des Grands Lacs. Point n'est besoin de faire appel au maître de la colère ou de la révolte. Seulement la vérité. Ce livre doit être un récit de vérité: VERITAS LIBERARIT NOS (Seule la vérité nous sauvera).

Les jeunes vont l'accueillir et le lire avec intérêt, je le sais. Et pour les autres, ceux qui savaient, qui se sont tus et ont laissé faire, il serait vraiment regrettable qu'ils ne regardent pas en face leur passé. Tout homme doit avoir le courage de se souvenir de ce qu'il a fait ou a omis de faire, de ce qu'il a vu, de ce qu'il a vécu ou entendu. C'est le devoir de mémoire. Et c'est à cette seule condition qu'il peut changer de cap. Le passé peut être un mal pour l'homme, mais ce dernier aura beau le nier, il ne pourra l'effacer. Il est gravé en lui de façon indélébile; il le portera toujours. C'est son histoire personnelle et elle est unique. Qu'il le veuille ou non, il doit s'y adosser ou prendre appui sur cette expérience pour s'en éloigner sans trahir et sans oublier.

En écrivant ce livre, je ne veux pas créer une œuvre originale dont je pourrais enrichir la littérature universelle. Je me dois seulement de prêter main-forte aux autres jeunes, burundais et autres Africains, pour qu'ils sachent la triste réalité de notre histoire, et s'engagent à recouvrer la paix dont ils ont tellement soif. Écrire ce que j'ai vécu et que je ressens encore, voilà ma libération. Quelques-uns de mes contemporains, contraints par les circonstances de leur pays, viennent à la littérature. C'est le cas pour moi.

J'ai à jouer le rôle difficile de porte-flambeau pour éclairer la marche de mon peuple. Bien que je tâtonne encore à travers la nuit, et que je trébuche sur des embûches de toutes sortes, dans la montée vers la pleine lumière, je veux lutter tous les jours pour la conquête de la paix et de la liberté. Je sais que je ne suis ni un homme important ni un écrivain, mais je suis un homme qui est né dans un pays où il y a eu beaucoup de deuils, dans un pays où l'on tue sans raison, tout le monde et n'importe qui; un pays où l'on tue tout le monde parce que la responsabilité est collective: l'homme et ses parents, ceux qui l'ont élevé, la mère et ses enfants, ceux qu'elle a engendrés,

toute la famille et son clan. On n'épargne personne. Il ne faut pas laisser de témoin derrière soi, surtout pas de gamin susceptible de grandir et de se transformer un jour en vengeur potentiel.

Parmi les enfants qui ont survécu aux différentes guerres ayant endeuillé ma patrie, certains sont restés muets, comme emmurés, momifiés dans leurs souffrances. Ceux-là sont brisés à vie. Mais les autres, après les premiers pleurs, veulent saisir la boîte de couleurs qu'on leur tend, et ne gardent souvent que les crayons rouges et noirs pour faire des dessins qui disent ce que nous n'avons pas vu; du rouge comme du sang, et du noir comme la nuit, symbole de la déchéance.

J'ai, dans ma vie, franchi trop d'obstacles dangereux où l'on enfermait les hommes, pour ne pas savoir que celui qui veut peut. Beaucoup de personnes vont sans doute me critiquer. Oui, je vais essayer des reproches. C'est tout ce que je peux espérer de mieux. J'en serais même content, car ce serait le signe que le message est bien passé, que j'ai dit haut ce que les autres taisent sciemment. L'essentiel, à mes yeux, est bien de faire passer le message et de me faire connaître à travers ce livre.

Je n'aime pas les courtisans. Ils ont l'âme élastique et courbent toujours l'échine devant ceux qui exercent le pouvoir. Ils ont une voix mielleuse et des gestes veules. Ce n'est pas de la graine d'hommes véritables. Je préfère toujours les hommes fiers et humbles, ceux qui disent à haute voix et sans orgueil, ce qu'ils pensent, quel qu'en soit le prix. J'aime aussi ceux qui savent encore qu'ils ne sont ni pires ni meilleurs que les autres. C'est pourquoi je me décide à tirer tout cela au clair, à vous parler de moi et à communiquer avec vous, car parmi vous, il y a mes semblables. J'attendrai patiemment qu'ils me parlent aussi.

## *L'ENFANCE*

*« Je vous le dis : si eux se taisent,  
ce sont les pierres qui crieront ».*  
*(Luc 19, 40)*

Je suis né avec la guerre, le 7 août 1973. Mon père venait à peine d'être libéré. Il avait été détenu en prison avec d'autres Hutus intellectuels par le régime de Michel Micombero. Plusieurs parmi eux ont été tués.

J'ai grandi au bord de la rivière Samwe et me rendais utile avant l'âge de la scolarisation. Je connais donc les secrets de l'eau. Après le départ de mes parents pour le travail, j'allais toujours à la rivière où se trouvaient déjà d'autres enfants, souvent plus grands que moi. Ils n'allaient à l'école que deux fois par semaine. C'était ces écoles de « prêtres bienfaiteurs », communément appelées « YAGA MUKAMA », qui présentaient, à mon avis, plus d'inconvénients que d'avantages. Ces pauvres enfants venaient trois jours par semaine jouer avec nous et aider leurs parents dans les travaux manuels. Et la plupart d'entre eux terminaient leurs six ans de scolarité sans savoir ni lire ni écrire.

Du reste, il y avait bien des choses intéressantes dans ce coin, du moins pour moi. Ici et là se trouvaient des arbres fruitiers de toutes sortes. Le matin, nous nous précipitions pour chercher, sous ces arbres, les fruits qui seraient tombés la nuit. Je me souviens de ce sale tour que je jouais à mon grand frère. Le matin, après avoir ramassé ces fruits, chacun cachait son



butin dans un endroit sûr, où personne ne pouvait avoir accès, sauf le détenteur du secret. Mais moi, petit malin que j'étais, sitôt mon frère parti, je débusquais sa cachette. Dès cette découverte, je surveillais ses fruits comme s'ils étaient les miens. Quand ils étaient mûrs je les retirais et, à la place, j'en remettais d'autres encore verts. Ce n'est pas la méchanceté qui me poussait à agir ainsi. C'était, au contraire, ma façon de vivre de tous les jours. Je m'essayais à certaines choses et la preuve en est que, lorsqu'il rentrait de l'école, je lui faisais une tape amicale de frerot, et je lui donnais un morceau d'avocat pour le réconforter de sa longue et rude journée. Après l'avoir mangé, il se précipitait dans sa cachette d'où il revenait, le plus souvent, bredouille et vociférant: « ils ne veulent pas mûrir, ces sales fruits ! »

Il menaçait même de les jeter, mais moi qui savais que j'allais les récupérer un jour, l'en empêchais.

Malgré tout, mon enfance n'a pas été aussi facile que vous pourriez le penser, même si j'ai eu l'occasion de participer à tous les jeux d'enfants : saut, course, vol de petites pièces de monnaie... Un jour, j'ai volé vingt francs pour acheter une moto en bois. C'était deux pièces de dix francs. À mon arrivée à la maison, ma mère m'a accueilli à bras ouverts.

- On dirait un militaire venu du champ de bataille. Bravo mon fils, dit-elle, combien cela t'a-t-il coûté ?

- Vingt francs, ai-je répondu joyeusement.

- D'accord, ce n'est pas trop cher. Mais où as-tu trouvé l'argent ?

Je ne savais quoi répondre et je reçus une bonne fessée. Elle appela alors le groom et je vis ma moto se transformer en cendre.

À la suite de nos nombreux vols, ma mère inventa une stratégie pour nous faire peur. Elle fit changer un billet de mille francs en pièces de dix et de vingt francs et rangea tout cet argent dans un coin de la maison. Elle prétendait y avoir mis des gris-gris. D'après ses dires, celui ou celle qui y toucherait ne pourrait jamais retirer ses bras. Dès lors, nous eûmes peur et personne n'osa toucher une pièce, même si elle traînait, de peur

d'être pris au piège. Et quand par hasard on tombait dessus, on appelait vite au secours.

Un vendredi, je me suis réveillé beaucoup plus tôt que d'habitude. Le chant du coq m'a fait signe de me lever. Pour moi qui, d'habitude, dormais jusqu'à dix heures, ce jour-là n'était pas comme les autres : les oiseaux chantaient tout en construisant leurs nids, les bergers commençaient à sortir les vaches des étables et je ne sais par quel démon j'ai été poussé et je me suis retrouvé avec eux, derrière leurs troupeaux alors que nous n'avions même pas une chèvre. Ce qui m'attirait surtout n'était autre que de participer à « la chasse aux poissons ». Je savais, par un ami, qu'elle devait avoir lieu.

Que c'était beau à voir ! On arrachait les herbes qui me semblaient de toutes sortes et on les mélangeait les unes avec les autres. Après quoi, venaient la chanson traditionnelle et la danse. Ce qui m'attirait le plus, c'était cette danse : tous les jeunes, Hutus, Tutsis, Twas confondus, se couchaient sur le dos et balançaient les jambes comme s'ils étaient en train de pousser leur dernier soupir. Quelle solidarité ! Et puis, les uns jetaient dans l'eau, le plus loin possible, le mélange fait avec les herbes, pendant que les autres se précipitaient loin derrière pour attraper le gibier. Ce jour-là, tout s'est passé comme je le voulais et l'avais imaginé. Nous avons attrapé beaucoup de poissons. Nous en avons consommé une partie sur place et le reste a été réservé pour nos familles.

Rassasiés, nous avons préféré nous amuser à nager après avoir construit un barrage. C'est alors que j'ai commis une faute impardonnable: pressé par un besoin très urgent de me soulager, je n'ai pas voulu perdre mon temps à aller me cacher dans les buissons. Je me suis donc dit que si je faisais cela dans l'eau, personne ne le saurait. Ne m'en voulez pas, car je ne connaissais pas encore la fameuse poussée d'Archimède qui dit que tout corps plongé dans un fluide subit une poussée verticale, dirigée de bas en haut, égale au poids du fluide déplacé. Cela veut dire que si sa densité est inférieure à celle du fluide, il flotte !

Et c'est alors que, à ma grande surprise, les crottes sont remontées à la surface de l'eau à l'endroit même où je m'étais installé. Les bergers, toutes ethnies confondues, se sont rués sur

moi et m'ont tous frappé à coups de bâtons. Mais ce n'était pas par haine, non, ce n'était pas par haine !

Cela ne s'est pas arrêté là. À la maison, mon butin a été distribué aux chiens, et moi j'ai dû subir d'autres coups de bâtons, aussi durement appliqués que les précédents. Ces chiens, je les adorais beaucoup, mais il y avait des limites : il n'était pas question de leur distribuer mon poisson obtenu au prix de tant d'efforts et de coups de bâtons.

Mais malgré tout j'aimais la rivière et personne ne pourrait m'en séparer. J'aimais entendre le gazouillis des oiseaux, le bruit doux de l'eau, l'odeur des poissons grillés. Je me plaisais à admirer le va-et-vient des agriculteurs: les uns défrichaient ou coupaient les mauvaises herbes tandis que d'autres, derrière, cultivaient.

Les matins froids, les enfants, grelottants, inventaient des chansons pour appeler le soleil à leur secours. Cependant, ils ne craignaient pas ce froid quand il s'agissait de pêcher. Moi j'étais « le grand pêcheur à canne ». Malheur aux vers de terre quand je me levais de bonne humeur !

Les après-midi étaient réservés aux activités sportives, surtout le football de la rue. Si j'étais le meilleur à la pêche, j'étais le plus maladroit de tous les footballeurs. Pour être admis dans une équipe quelconque, il me fallait toujours graisser la patte du capitaine: don d'arachides, d'avocats mûrs ou d'ananas que mes parents me laissaient avant de partir au travail et que je réservais toujours à cette fin. Si par contre, je n'arrivais pas à corrompre le capitaine, je me confectionnais un ballon, et par conséquent, le droit de choisir les joueurs me revenait. C'était le moment de m'attirer la sympathie des joueurs pour constituer deux équipes qui devaient être composées absolument des meilleurs joueurs, mais aussi de ceux qui, souvent, confectionnaient des ballons.

Les jours s'en allaient, les autres suivaient. Quelquefois, le soir, quand il était de bonne humeur, mon père nous parlait de Bujumbura, la capitale, de ses quartiers et surtout du lac Tanganyika et de sa plage. Il se vantait d'être allé au Musée Vivant et au Cercle Nautique.

Selon ses dires, le lac Tanganyika est si vaste que celui qui se trouve sur la rive gauche ne peut pas voir celui qui est sur la rive droite.

Quand il nous disait cela un brutal sentiment de fureur m'envahissait de savoir qu'il existait une autre étendue d'eau plus grande que ma rivière, Samwe. Mais, je le laissais continuer délibérément pour en savoir plus. D'après lui encore, on y trouvait de gros poissons, des hippopotames, des crocodiles et les reptiles de toutes sortes.

«Pourvu que les poissons de ma rivière soient meilleurs que ceux de ce maudit lac!», me disais-je intérieurement. Quant à la plage, je n'avais aucun souci. Ma rivière avait sa plage à elle. C'est là que nous avions l'habitude de jouer au foot, là où nous nous étendions après de longues heures de natation.

Comme nos parents avaient toujours beaucoup de difficultés à nous trouver, ils nous punissaient assez souvent. Ainsi, un jour, ma mère a emporté tous mes habits alors que je nageais. Quand les autres se sont mis à s'habiller pour rentrer, je me suis regardé, fort embarrassé, ne sachant pas quoi faire. Mon oncle m'a alors prêté sa culotte que j'ai essayé de faire tenir avec une ceinture en feuilles de bananier. On aurait dit un véritable pantalon. On aurait même pu penser à Gaston Lagaffe (personnage de fiction créé par André Franquin dans le magazine de bande dessinée *Le Journal de Spirou* en 1957). Ce jour-là, j'ai aussi été châtié. Et de loin, j'entendais d'autres cris, ceux d'autres enfants avec qui nous étions et qui étaient en train de recevoir la même correction.

Nous étions devenus plus que frères avec tous les enfants de cette localité, Hutus, Tutsis et Twas confondus. Nous partageons nos joies et nos peines comme le faisaient nos parents respectifs. Je n'oublierai jamais les jours de fête comme Noël, quand nos parents partageaient de l'Urwarwa (vin local de banane). C'était beau, je vous le dis ! On buvait jusqu'à l'aube et la plupart des vieux entonnaient des chansons dans une langue que je ne savais pas reconnaître. Je pense, aujourd'hui, que c'était du latin. Cela commençait par Gloria et on continuait. Ils rentraient en chantant et la plupart d'entre eux passaient la nuit